Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 44

Artikel: Maître et valets
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211615

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« LA GUERRE SACRÉE »

A propos de l'affaire de Neuchâtel, en 1856-57, dont nous avons, samedi dernier, évoqué le souvenir, dans l'article intitulé : « Querelles de ménage », un de nos abonnés a l'amabilité de nous adresser le texte *complet* du chant qu'Amiel composa pour les troupes qui allaient couvrir la frontière du Rhin.

Inspiré dans un moment semblable à l'heure solennelle où Rouget de l'Isle lança, comme un défi aux ennemis de la France, ses immortelles et vibrantes strophes, ce chant est notre « Marseillaise » helvétique. C'est à tort que nous le nommons : « Roulez tambours ! » ; son vrai nom est : « La guerre sacrée ! » On n'en chante communément que trois strophes ; il en a sept. Les moins connues ne sont certes pas les moins entraînantes et l'on ne sait pas pourquoi, vraiment, elles ne sont pas, à l'égal des autres, dans toutes les mémoires.

Voici les sept strophes du chant d'Amiel :

L'alarme.

Rugis, tocsin ! pour la guerre sacrée !
A l'étranger renvoyons ses défis ;
Aux armes tous ! Si ta perte est jurée,
Suisse, on compta sans l'amour de tes fils !
Debout ! vallon, plaine et montagne,
Schwytz, Appenzell, Hassli, Tessin !
L'ouragan noir vient d'Allemagne :
Rugis, tocsin !

Le départ.

Roulez, tambours ! Pour couvrir la frontière,
Aux bords du Rhin, guidez-nous au combat !
Battez gaîment une marche guerrière ;
Dans nos cantons chaque enfant naît soldat.
Faisant bondir le cœur des braves,
Rappelez-nous les anciens jours ;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves ;
Roulez, tambours !

Au bivouac.

Sonnez, clairons ! Le grand fleuve en son ombre,
De nos bivouacs a réfléchi les feux,
Chez nous, là-bas, sans doute, en la nuit sombre,
Au ciel, pour nous, ont monté bien des vœux.
Oui, nous veillons sur toi, Patrie !
Remparts vivants, nous te couvrons !
Dieu voit qui veille, entend qui prie ;
Sonnez, clairons !

En ligne.

Flottez, drapeaux, étendards héroïques,
Où nos aïeux ont inscrit maint beau nom,
Astres de gloire, au ciel des Républiques :
Sempach, Næfels et St-Jaques et Grandson !
Sous vos couleurs, saintes bannières,
Ont combattu tous nos héros ;
Les fils seront dignes des pères !
Flottez, drapeaux !

Au feu.

Tonnez, canons ! Voici la rouge aurore !
Au champ d'honneur, les moissons vont s'ouvrir.
Jusqu'à la nuit, fauchez, fauchez encore !
O noirs faucheurs, s'arrêter c'est mourir !
Hourrah ! poussons le cri de guerre,
Et puis chargeons et foudroyons !
Pour voix la foudre a le tonnerre !
Tonnez, canons !

Te Deum !

Aigles du ciel, témoins de notre gloire,
A nos cités, portez-en les signaux !
Aux quatre vents, de nos cris de victoire,
Prompts messagers, dispersez les échos !
Salut, grands monts, terre affranchie,
D'un peuple fier, sublime autel !
Pour Dieu seul notre genou plie,
Aigles du ciel !

Les adieux.

Cloches du soir ! sonnez dans les vallées,
Au bords des lacs, sur le penchant des monts ;
Comme un encens, aux voûtes étoilées,
Faites monter vos tintements profonds !
Pour qui tomba, cloches aimées,
Plein de vaillance et plein d'espoir,
Implorez le Dieu des armées,
Cloches du soir !

13 janvier 1857. H.-F. AMIEL.

Pauvre garçon ! — Un brave homme, accompagné de son fils, marchandait l'autre jour une carte de France exposée dans la vitrine d'un libraire.

Le fils voulant s'assurer de l'exactitude de la carte y cherchait Moscou et s'étonnait de ne pas l'y trouver.

— Mais, fit le père, comment peux-tu chercher cette ville sur la carte ? Ne sais-tu donc pas qu'elle a été brulée en 1812.

OH ! NOBLE SIMPLICITÉ

..., le 18 octobre 1915

Mon cher *Conteur*,

Tu as publié, il y a deux semaines, sous le titre la « *Femme fin de siècle* », un article auquel j'ai, pour mon compte, souscrit pleinement. Et pourtant je suis femme. Mais je ne pousse pas, il est vrai, le solidarité du sexe jusqu'à fermer les yeux sur les travers de mes sœurs. Certes, je sais bien que les hommes, dont les défauts sont, pour le moins, aussi nombreux et aussi blâmables que les nôtres, ne se font pas faute de nous décrier. « Oh ! les femmes ! » sécrient-ils, à tout propos. Que seraient-ils et que feraient-ils sans nous, ces beaux messieurs ?

Mais là n'est pas la question. Ton article de samedi dernier m'a remis en mémoire un autre article. d'un chroniqueur parisien, aussi, celui-ci, et, si je ne fais erreur. de la même époque, c'est-à-dire 1895 ou 1896. En voici quelques extraits, que j'avais classés : ils valent bien la peine d'être rappelés.

« Je me suis amusé l'autre jour, derrière la grille de mon jardin, écrivait le chroniqueur en question, à voir le monde revenir de la grand'messe. Les jeunes filles, pardon, les demoiselles de mon pays, deviennent de plus en plus élégantes d'année en année.

» La plupart sont des filles de laboureurs et de vignerons ; mais de loin vous ne le diriez pas. Elles s'habillent maintenant comme à la ville, ou peu s'en faut. Aujourd'hui l'agriculture met des gants : c'est pour cela peut-être qu'elle manque de bras. Elle met aussi des chapeaux, des chapeaux immenses et bariolés. Autrefois les filles d'ici portaient, comme leurs grand'mères, de gentils bonnets blancs qui leur allaient à merveille. Leur beauté, ou si vous aimez mieux, leur fraîcheur robuste n'en souffrait pas : la coiffe blanche faisait ressortir l'éclat de leur teint et la richesse, toute naturelle, de leurs cheveux. Un petit caraco, un bout de ruban, une robe simple et de jolis yeux, c'était là, en général, toute leur parure.

» Aujourd'hui elles se plantent sur la tête des chapeaux énormes et fleuris, qui leur vont comme le *Pater* aux ânes. Elles y ont perdu leur grâce naïve : elles ont l'air commun et endimanché. Elles portent des robes éclatantes et multicolores, sanglées à la taille ; elles ont pris même la fâcheuse habitude du corset. Au lieu d'être à l'aise dans de bons souliers fabriqués sur place, — et sur mesure, — elles se compriment les pieds à la chinoise dans des bottines de ville qui craquent sous l'orteil et qui les empêchent de marcher. Aussi n'ont-elles plus rien de leur pas dégagé, de leur libre allure. Elles ressemblent à de jeunes canes en promenade sur des cailloux.

» On me dit, en effet, que ces jeunes personnes font les fières. L'élégance les a gâtées ; la coquetterie les a rendues difficiles et renchéries. Elles ne veulent plus aller aux champs, mener les oies, garder les vaches, prendre leur part des travaux rustiques. Elles ont peur sans doute de se hâler la peau, de se salir ou de se durcir les mains. Elles aiment mieux rester à la maison. Et là elles ne s'occupent même plus assez des soins du ménage. Elles passent tout leur temps à coudre des corsets ou de la bonneterie prise à la tâche pour des industriels du chef-lieu. Si encore elles y gagnaient leur vie ! Mais le salaire est mince Ainsi, elles se privent du grand air, se courbent le dos, se renfoncent l'estomac et se tuent les yeux pour pas grand'chose. La vie active d'autrefois était meilleure pour la santé.

» Et, malheureusement, le plus clair du maigre argent ainsi gagné passe en toilette. Ces demoiselles ne contribuent pas plus à l'aisance et, comme on dit, à l' « allage » de la maison qu'elles ne participent à ses besognes. De là un budget domestique mal équilibré. Le sens du respect s'est aussi perdu ou affaibli.

» Que faire ? pas grand'chose ; il paraît difficile de retourner en arrière et de ramener les gens, dans leur intérêt même, à l'heureuse simplicité des jours d'autrefois. Les campagnes perdent décidément en naïveté champêtre, en économie rustique, ce qu'elles ont gagné, — si c'est un gain, — en politesse, en civilisation et en élégance. »

Eh ! bien, mon cher *Conteur*, qu'en dis-tu, ces réflexions ne sont point encore trop désuètes ? Elles ont bien leur pointe d'actualité.

Une de tes fidèles lectrices.

Maître et valets.

Tant qu'Alidor fut laquais
Il fut soumis, humble et docile ;
Mais quand il eut fait force acquets,
Il fut rogue, altier, difficile ;
On l'eût pris pour un roitelet,
Tant l'orgueil le fit méconnaitre !
Je vois bien que d'un bon valet
On ne saurait faire un bon maître.

(Furetière).

CANCRE ET GOULU

Dans une école de campagne, il y a bien longtemps de cela, un vieux régent faisait lire ses élèves. Un de ceux-ci, cancre fini, avait, avec beaucoup de peine, lu quelques lignes quand, soudain, il s'arrêta, médusé par un mot qu'il n'arrivait point à déchiffrer.

— Allons, allons, lui dit le régent, qu'attends-tu pour continuer ?

— Je peux pas lire ce mot, lui répond l'élève

— Comment oses-tu prétendre, ignorant, qu'on ne peut pas lire un mot !

Nouveaux essais de la part de l'élève ; *puis* mutisme complet.

— Apporte-moi ton livre, dit le régent furieux, je vais te ça dire.

Alors, ayant ajusté ses besicles, le pédagogue examina longuement le mot fatal, puis, se grattant la tête, il rendit le livre à l'élève en disant subitement radouci :

— Et bien, puisque tu ne sais pas ce mot, sautons-le !

* * *

Une famille de citadins avait placé l'un de ses fils, grand et gros garçon mais à l'intelligence bornée, chez des amis à la campagne.

Le garçon, de son naturel, avait déjà fort bon appétit. On conçoit qu'après quelque temps, le changement d'air aidant, il fut pris d'un appétit vorace, une de ces faims à manger des cailloux. A telle enseigne que, ne pouvant plus satisfaire aux exigences de son pensionnaire, notre paysan résolut d'écrire aux parents pour leur demander de porter le prix de pension de 60 à 80 francs.

Les parents, après quelques tiraillements, consentirent à l'augmentation demandée et en avisèrent par lettre le paysan.

Au reçu de cette missive, ce dernier crut de son devoir d'en informer son pensionnaire qui éclata aussitôt en sanglots, en disant :

« Moi qui faisais déjà tout ce que je pouvais pour manger pour 60 francs comment faudra-t-il faire maintenant qu'on veut me forcer à manger pour 80 francs ! » V. R.